

Leffond, le 23 mars 1909.

4799



Chère Madame,

Je prendrais quelquefois, en patois de  
Champagne, l'air de dire la même chose qu'attraper  
en langage vulgaire, cela ne signifie pas mettre  
en mouvement tout le personnel administratif et  
judiciaire. J'ai voulu dire que si l'on faisait entendre  
clairement à M. Anette, — et, je suppose, les moyens  
ne manquent pas pour cela, — que, par vos ordonnances,  
il encourage les manifestateurs, qu'il en prend  
la responsabilité, que d'ailleurs il dépasse son droit et  
lève le droit d'asile, cela pourrait contribuer à  
l'apaisement. — Les agents des postes vous font-ils  
y contribuer aussi en détournant l'attention.

Vous croyez peut-être l'églogue plus  
impensante qu'elle n'est. Elle peut ennuier  
beaucoup de gens ennemis aux Particuliers, et  
de grands embarras aux gouvernements qui ne  
savent que la tenir en respect. L'encouragement  
m'aurait beaucoup gêné si je n'avais pas vécu  
dans une condition de complète solitude. Je ne voyais  
que ma soeur et sa famille; mais, si j'avais eu  
d'autres relations ici, je ne les aurais pas gardés.  
Le curé a fait partir ma domestique. — Elle est revenue  
au bout de deux mois, sans que rien qui me  
l'aurait enlevée l'aurait mal placée; mais c'est  
un hasard, et j'ai été fort embarrassé pendant  
son absence, ne trouvant personne. — J'avais  
pour jardiniers les sonnées de la Paroisse. Plus

de jardiniers. Un autre, qui Lavoisier trouva les  
les "bourgeois" de Monsieur en tête, n'a pas osé  
les remplacements, j'ai bûche mes jardins en  
attendant, et taillé mes arbres. Puis j'ai trouvé  
un sabotier, d'ailleurs fort avancé, qui a fini  
le travail du jardinage, .... Vous me voyez que ce  
sont de petites choses, mais c'est surtout de petites  
choses que la vie me fait, même celle des savants, ....

Après cela, si tout le monde trouve  
naturel que l'Église s'établisse publiquement qu'en  
on doit pas avoir de relations avec M. X. ou M. Y.;  
que les pères de famille doivent retirer les enfants  
des écoles où l'on emploie les livres de M. P. ou de  
M. C., etc. etc., j'admettrais aussi que toutes ces  
manifestations sont un élément nécessaire de  
l'ordre et la paix pour la nation comme pour les  
individus. Mais je n'en suis pas encore sûr.

Je rédige toutes mes lettres d'après Paquet.  
Si je ne suis pas en France une seule, ce  
sera dans l'année prochaine.

Puisque vous êtes disposé à passer  
quelque temps en Italie, je ne vous trouverai  
peut-être pas à Paris à la fin d'avril. Cela  
me décide à vous parler d'un projet que je vous  
ai annoncé vaguement, mais dont je me  
suis fait scrupule de vous entretenir quand  
je suis allé chez vous. Mais je vous demande

le secret le plus absolu, même à l'égard  
 de nos amis les plus sûrs, sans qu'il s'agisse  
 d'une affaire où je ne suis pas seul engagé.  
 En 1896, avec le concours de quelques ecclésiastiques  
 et de quelques laïques, j'avais fondé la Revue  
d'histoire et de littérature religieuses, qui était, en somme  
 une revue de l'histoire des religions. Cette revue est  
 tombée sous les coups du Card. Richard et des  
 évêques en 1907, j'ai l'intention de la faire  
 revivre comme organe de mon enseignement  
 et comme revue générale de l'histoire des religions,  
 plus large et plus accessible au grand public que  
 celle qui paraît sous le patronage de M. Guinet.  
 M. Houton veut bien assurer les fonctions de  
 secrétaire. Je prendrai ostensiblement la direction.  
 Je suis assuré déjà de très bonnes collaborations,  
 mais ce qui manquera au début, ce seront les  
 abonnés. L'ancienne Revue paraissait tous les deux  
 mois et venait avec cinquante abonnés à 10 francs.  
 Elle en a perdu beaucoup la dernière année,  
 les abonnés ecclésiastiques se retirant par crainte.  
 La nouvelle Revue paraîtra tous les mois et venant  
 avec 300 abonnés à 10 francs, à condition,  
 naturellement, de ne payer que l'impression,  
 le déplacement et le secrétaire, mais pas les  
 rédacteurs. Ces cent cinquante francs, nous ne les  
 aurons pas tout de suite, nous serons même  
 longtemps sans les avoir, très probablement. Vous

me voyez venir, et vous penserez peut-être que  
 j'ai gardé l'esprit de mon ancien état, Ce serait  
 une erreur. Je n'ai jamais quêté, et vous voyez  
 bien que je ne sais pas le faire. Je vous demande  
 très simplement: Êtes-vous disposé à nous aider?  
 Nous ne parlons pas avant la fin de guerre, nous  
 ne pas aurons le tapage. Mais nous pourrions  
 commencer à ce moment-là, Il n'y a pas d'heure  
 bien spéciale pour les revues, carantes. Et pour laisser  
 dans la colonie de l'Egypte, mieux vaudrait sécher  
 pendant les vacances que pendant les cours. Voilà  
 ma confession terminée. Mais, enfin une fois, c'est  
 une confession. Je vous prie de ne la dire à personne,

Affectueux respects,

A. Loisy